

Duesberg, Edmond
La Gervaise

EDMOND DUESBERG

LA GERVAISE

PIÈCE RÉALISTE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, au THÉATRE MODERNE,
le 21 d[illegible]nbre 1903.

Reprise à Paris, à la COMÉDIE MONDAINE,
le 10 juin 1904.

ÉTUDE DE PAYSANS

CONFORME A LA REPRÉSENTATION

Deuxième Edition

PARIS
BARBRÉ, ÉDITEUR
12, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

1912


JOSEPH HALLEUX
LIÉGE
27, RUE St-GILLES, 27
TÉLÉPHONE 4071
CATALOGUE GRATUIT

LA GERVAISE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, au Théatre Moderne, le 21 décembre 1903.

Direction : Henry Roll.

Reprise à Paris, à la Comédie Mondaine, le 10 juin 1904.

Direction : Emile Warmoës.

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'ANNONCE, comédie en un acte.
LES SABOTS, comédie en un acte (Beaumarchais).
L'ONCLE IMPROMPTU, comédie en un acte.
LE PÈRE RICHEL, pièce en un acte, en vers (Vivienne).
EN PAYS DE CONNAISSANCE, comédie en un acte.
LA GLORIOLE, comédie en un acte, en vers.
LES LETTRES ANONYMES, comédie en un acte.
SÉBASTIEN LA RUELLE, drame en quatre actes.
TROP AIMANTE, pièce en trois actes (Athénée Saint-Germain).
LES ÉCRIVASSIERS, comédie en trois actes, en vers.
CÉLESTIN, comédie en deux actes.
PAUL MÉRAN, pièce en trois actes (Château-d'Eau).
L'INATTENDUE, pièce en deux actes.
DÉCORÉ ! comédie en deux actes (Déjazet).
GUERRE AUX PIANOS ! comédie en un acte (Déjazet et Cluny).
MES CRÉANCIERS, comédie en un acte.
IRRÉSISTIBLE ! comédie en un acte (Cluny).
LES IMPUDENTS, comédie en trois actes.
DISPARU ! comédie en un acte (Cluny et Gymnase).
LE ROI DES SAUVETEURS, comédie en un acte (Beaumarchais).
LA DOT, comédie en un acte (Déjazet).
POUR LE BON MOTIF, comédie en un acte.
LE CHAPERON, comédie en trois actes (Déjazet).
LA JUSTICIÈRE, pièce en un acte (Athénée).
DODOCHE, comédie en un acte.
LEURS PHOTOGRAPHIES, comédie en un acte (Capucines).

EDMOND DUESBERG

LA GERVAISE

PIÈCE RÉALISTE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre Moderne,
le 21 décembre 1903.

Reprise à Paris, à la Comédie Mondaine,
le 10 juin 1904.

ÉTUDE DE PAYSANS

CONFORME A LA REPRÉSENTATION

Deuxième Edition

PARIS
BARBRÉ, ÉDITEUR
12, Boulevard Saint-Martin, 12

1912

PERSONNAGES

	Théâtre Moderne	Comédie Mondaine
	—	—
GONDRIN (50 à 55 ans)	M. E. LEBRETON.	M. DAOUT.
GERVAISE (48 à 50 ans)	Mmes L. VALLIER.	Mmes DIEUDONNÉ.
TOINETTE (18 ans) .	F. BERGEYS.	R. HOFFMANN.
DENISE (19 ans) . .	E. LEBARTHY.	R. STRENS.

Dans les Ardennes, de nos jours.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiques par des renvois au bas des pages.

LA GERVAISE

Intérieur rustique. Les murs et le plafond sont noircis par la fumée. En plusieurs endroits, la chaux des murailles étant écaillée, la brique apparaît. A gauche, dans un pan coupé, une porte s'ouvrant sur le fenil. Au fond, même côté, un œil-de-bœuf assez élevé. L'un des carreaux est cassé et les autres sont couverts de poussière. Vers le milieu du panneau, une porte, mal jointe, donnant sur une grand'route, à la lisière d'une forêt. Au loin, à gauche, de grands arbres ; à droite, des champs. A droite, au premier plan, porte de la cuisine. Même côté, à peu près au deuxième plan, un escalier de bois, dit escalier de meunier, placé presqu'en biais, dont l'unique rampe est sur la droite. Il conduit à une mansarde fermée par une porte basse. A gauche, en biais, dans le même sens que le panneau, dont il est un peu éloigné, un lit de fer. Le chevet est tourné vers le public. Au pied du lit, derrière, une table de nuit. A gauche de la porte du fond, une table de toilette ordinaire ; à droite, une vieille armoire vermoulue à laquelle il manque un pied. Il est remplacé par une cale de bois grossièrement mise. A peu près au milieu de la scène, placée horizontalement, une table carrée avec un tiroir au-dessus. Trois tabourets de bois : l'un, au-dessus de la table du milieu, l'autre à droite de celle-ci, et le troisième à gauche, près du lit. En scène, à droite, près de l'escalier, une chaise de paille en mauvais état. Dans un coin, à droite de l'escalier, une bêche ébréchée et quelques outils de ferme. Sur le lit, un couvre-lit de laine fort usé. Porte allumettes sur la table de nuit avec des allumettes soufrées. Une cuvette d'étain, peigne, etc. sur la table de toilette ; à droite de celle-ci, un seau. Sur l'armoire, un flambleau de cuivre avec une chandelle, une boîte d'allumettes soufrées, trois gobelets de métal, un bouquet de fleurs des bois dans un verre à pied, un vieux chapeau de

paille de paysan, etc. Sur la table, un petit broc d'étain comme la cuvette, et une lampe à l'huile d'un ancien système. Elle est allumée. Contre le panneau de gauche, au-dessus du lit, un crucifix de cuivre avec une branche de buis. Dessous l'œil de bœuf, une petite glace en partie dépolie. Le cadre n'est plus doré que par places. A côté de la glace, une pelote avec des épingles. Au dessus de l'armoire, une planche supportant quelques vieux pots ; un petit paquet d'oignons est accroché à un clou de la planche. Dessous celle-ci, un chromo aux nuances passées, taché par les mouches, est fixé à la muraille par des épingles. Verrou intérieur à la porte du fond, et verrou extérieur à la porte de la cuisine. Les carreaux de terre cuite du parquet sont brisés ou enlevés par ci par là.

Costumes et aspect des personnages

GONDRIN. — Blouse de paysan rapiécée. Pantalon de velours marron, à côtes, usé et sale. Il est retenu par une ceinture de cuir. Mouchoir de couleur sortant un peu de la poche droite de la blouse. Chemise de grosse toile, dont le col mou est rabattu sur la blouse. Vieilles chaussures à clous. Cheveux, mal peignés, tirant sur le roux. Ils sont ramenés sur le front, qui est bas et ridé, et, descendant près des oreilles, forment comme des pattes de lièvre. Les poils de la barbe apparaissent. On voit qu'il ne s'est pas rasé depuis plusieurs jours. La démarche lente des paysans. L'aspect d'un homme sans énergie, s'adonnant à la boisson et ayant, par moments, des mouvements de colère. (Certains artistes jouent le rôle avec toute la barbe, sale et inculte, de même nuance que les cheveux.)

GERVAISE. — Corsage de velours, à côtes, foncé et fripé. Mal boutonné et sans manches. Dessous le corsage, camisole de couleur, avec manches retroussées et col dépassant le corsage de velours. Vieille jupe de laine foncée, à grands carreaux. Tablier de toile bleue déteinte, un peu décousu dans le bas. Madras, fond jaune foncé, noué au sommet de la tête et enveloppant celle-ci presqu'entièrement. Quelques cheveux grisonnants dépassent un peu le madras sur le front. Foulard rouge, negligemment noué autour du cou, flottant sur la poitrine. Bas de paysanne rayés. Chaussons de lisières foncés. Gervaise a le teint hâlé comme Gondrin. Yeux profonds et un peu cernés. Air dur et volontaire. (Le corsage et la camisole peuvent être remplacés par un caraco de nuance foncée.

TOINETTE. — Chemisette de toile écrue, dont les manches sont courtes. Fichu de couleur sur les épaules. Jupe de laine foncée, trop courte. Mauvais jupon de dessous. Foulard sur la tête, noué en pointe. Bas gris. Petits sabots, ou (chaussures grossières.) Mine chétive. Très touchante, malgré son air rustique. Gestes d'enfant timide et craintif, souvent rudoyé.

DENISE. — Tenue de villageoise endimanchée. Corsage de coton, à basques, de nuance claire. Jupe de laine foncée, à fronces. Petit tablier fantaisie. Sur les épaules, fichu blanc à dentelles, genre Marie-Antoinette. Au cou, ruban de velours noir. Bas clairs. Bottines à demi neuves. Elle est en cheveux. A son arrivée, elle porte une longue mante avec capuchon. Air confiant et bon. Tournure un peu gauche. Aspect d'une jeune fille élevée moitié à la ville, moitié à la campagne. En parlant, elle ne fait pas toutes les liaisons. Son langage est plus correct que celui des autres personnages. Ceux-ci prononcent certains mots à la manière des paysans ignorants et ne font aucune liaison. Gondrin et Gervaise prennent souvent des temps en parlant.

SCÈNE PREMIÈRE

GERVAISE, GONDRIN.

Le soir, en été. Violent orage. La pluie tombe à torrents et le vent souffle. Par les fissures de la porte du fond et par l'œil-de-bœuf, on voit de temps en temps des éclairs. Ils sont aussitôt suivis de coups de tonnerre.

Au lever du rideau, Gervaise essuie avec son tablier le petit broc d'étain, qui est sur la table du milieu. Gondrin, un peu gris, le menton dans la main gauche et le bras appuyé sur le genou, est assis sur la chaise, près de l'escalier. Il regarde fixement devant lui d'un air sombre.

GERVAISE, *avec humeur, en regardant Gondrin*

Allons donc ! ne reste point là à rien faire.

Elle va mettre le broc dans la cuvette sur la table de toilette et range quelques objets.

GONDRIN, *à lui-même, d'un ton abattu, sans bouger.*

Dire que nous s'rons vendus d'main. Vendus !

GERVAISE, *colère, revenant à la table*

Après tout, c'est ta faute.

Elle prend un torchon dans le tiroir de la table et essuie celle-ci d'une manière brusque.

GONDRIN, *sortant comme d'un rêve et relevant la tête*

Hé ?... (*Se tournant vers elle.*) Qué qu'tu dis, la Gervaise ?

GERVAISE, *cessant d'essuyer la table.*

J'dis qu'y fallait trimer, au lieu d'te soûler tous les jours comme une brute.

Elle reprend sa besogne.

GONDRIN, *se levant et allant à Gervaise d'un pas lourd, en ricanant.*

Ah ! ah ! trimer !... (*D'une voix un peu lente.*) J'reviens du cabaret des quat' chemins, d'accord... mais toi aussi, t'a bu d'l'eau-de-vie.

GERVAISE, *avec aplomb.*

Moi ? C'est des ment'ries.

Elle remet le torchon dans le tiroir qu'elle referme vivement.

GONDRIN, *allant à l'armoire.*

Ah ! c'est des ment'ries !... (*Il ouvre la porte droite de l'armoire, prend une bouteille d'alcool, aux trois quarts pleine, cachée derrière un pot à café, et la fait voir de loin à Gervaise. Elle a fait un mouvement en le voyant découvrir la bouteille et se détourne un peu.*) C'matin, qui c'est qu'a rapporté ça d'la ville, en cachette ?

GERVAISE, *se tournant vers lui.*

Eh ben ! là, c'est moi.

Elle descend sur le devant de la table, coin gauche.

GONDRIN, *triomphant.*

Ah ! ah !... (*Il met la bouteille sur l'armoire et descend en scène.*) J'suis pas seul à boire.

GERVAISE, *d'un ton découragé.*

Vois-tu, Gondrin, d'puis qu'on est dans l'guignon, j'ai pus d'cœur à l'ouvrage.

Elle s'appuie contre la table.

GONDRIN, *soupirant.*

Oui, à quoi bon s'esquinter, quand ça n'avance à rien ? (*Il se laisse tomber sur le tabouret, à droite de la table*). A rien !

GERVAISE.

C'est à n'pas croire d'avoir perdu par la maladie une belle jument d'six ans, plein' ed santé, et des bestiaux comm' y en a pas.

GONDRIN.

Pour sûr, un r'bouteux, en passant par les Ardennes, nous a j'té un sort. *D'un ton concentré, en se levant et en montrant les poings.* Ah ! si j' le t'nais ! si j' le t'nais !...

GERVAISE, *avec colère, en allant à lui.*

Sais-tu qui j'voudrais t'nir, moi ? C'est l'comt' ed Vaudrey. Commnt peut-y faire vend' not' pauv' mobilier, parc' qu'on l'y doit deux termes ?

Elle gagne la gauche.

GONDRIN.

Ça roule su' l'or, ça entrétient des catins, et c'est pus dur que ça !

Il frappe sur la table.

GERVAISE, *qui a fait un pas vers le fond, écoutant.*

Chut !... Ecoute !

GONDRIN, *écoutant.*

Qu'y a-t-y ?

GERVAISE.

Y m'semble qu'on marche su' la grand'route.

GONDRIN, *avec joie.*

P't'êt ben qu' c'est Toinette.

Il prend la lampe de la main gauche et remonte à droite de la table.

GERVAISE, *remontant par la gauche.*

Ah ! tant mieux !

GONDRIN, *ouvrant la porte du fond.*

C'est-y toi, not' fille ?

Il sort un peu en levant la lampe qu'il protège d'une main contre la pluie et le vent. Gervaise le suit. Tous deux regardent sur la route, tournés vers la droite. Profonde obscurité dehors. Nuit sur la scène.

GERVAISE, *appelant, en faisant un porte-voix de sa main gauche.*

Toinette !... Toinette !...

Un coup de vent, plus fort que les autres, éteint la lampe déjà vacillante.

GONDRIN.

Diabl' ed vent !

Il rentre, tandis que Gervaise continue à regarder dehors. Il cherche, en tâtonnant, l'armoire sur laquelle il met la lampe. Un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, illumine tout le paysage.

GERVAISE, *saisie, faisant un pas en arrière.*

Ah !... J'viens d'voir les arbres comme en plein jour. (*Elle se hâte de fermer la porte et de pousser le verrou.*) En v'là-t-y un orage ! Pourvu qu'Toinette tarde point à rentrer.

GONDRIN, *allumant la chandelle du flambeau avec une allumette qu'il a frottée contre la boîte. Demi-jour sur la scène.*

Y arriv'rait malheur à c' t'enfant-là, c' s'rait la fin d'tout. *Sa main tremble en tenant le flambeau.* Ben sûr, quand j'ai bu un coup d'trop, j'la rudoye.

Avec émotion, en descendant en scène. N'empêche qu'c'est ma p'tiote... C'est tout c'qui nous reste, quoi !

Il se dirige vers la porte de droite, premier plan.

GERVAISE, *descendant en scène par la gauche.*

Pas b'soin d'se monter la tête ! Toinette a pas la forêt à traverser, pisqu'ell' est au village.

GONDRIN, *entr'ouvrant la porte et regardant l'heure, en s'éclairant, à une grosse horloge dont on entend le tic-tac.*

V'là déjà neuf heures !

Il referme la porte.

GERVAISE.

Si ell' est en r'tard, c'est p' t' êt' bon signe.

GONDRIN, *mettant le flambeau sur la table.*

J'dis pas qu' t' as mal fait d' l'envoyer chez nos parents.

GERVAISE, *mouchant la chandelle avec ses doigts.*

Y avait pus qu' ça à faire.

GONDRIN.

Ah ! si l'oncle Pierre voulait ben nous prêter un peu d'argent, nous pourrions rach'ter not' mobilier.

GERVAISE.

Et nous r'mettr' au travail.

GONDRIN.

Ça s'rait fini d'boire. (*Résolûment, en passant à gauche* *.) Ben fini !

GERVAISE, *qui prêtait l'oreille au bruit du dehors.*

C'te fois-ci, c'doit êt' not' fille.

Elle remonte vivement par la droite et tire le verrou au fond.

GONDRIN, *remontant par la gauche.*

Ah ! Enfin !

GERVAISE, *ouvrant la porte à demi et appelant sans sortir.*

Toinette !

TOINETTE, *criant à la cantonade, en courant.*

C'est moi.

GONDRIN, *avec une joie fébrile, en ouvrant entièrement la porte.*

La v'là !... la v'là !

GERVAISE, *qui est un peu sortie, avec impatience, en poussant Toinette, qui paraît au fond, venant de droite.*

Entre ! Entre vite !

Elle ferme la porte et pousse le verrou.

* Gondrin, Gervaise.

SCÈNE II

LES MÊMES, TOINETTE [1]

Toinette porte au bras gauche un panier d'osier, recouvert d'un morceau de toile claire, et tient à la main droite un gros parapluie de cotonnade, dont l'eau découle. Sabots très crottés

GONDRIN, *lui prenant des mains le parapluie.*

Enfin, te v'là !

Il met le parapluie contre la toilette, près du seau.

GERVAISE, *d'un ton pressant.*

Eh ben ?

GONDRIN, *de même.*

Eh ben ?

Toinette, très embarrassée et craintive, descend en scène sans répondre.

GERVAISE, *descendant vivement à la gauche de Toinette.*

Rapportes-tu quéq'chose ?

GONDRIN, *descendant au-dessus de la table.*

Dis, rapportes-tu quéq'chose ?

TOINETTE, *bas, en baissant les yeux.*

Non...

[1] Gondrin, Toinette, Gervaise.

GERVAISE *et* GONDRIN, *ensemble, avec éclat.*

Non !

TOINETTE, *effrayée.*

Si, si !

GERVAISE *et* GONDRIN, *ensemble, avec soulagement.*

Ah !...

GERVAISE, *prenant le tabouret de droite et l'avançant à Toinette.*

Asseye-toi !

Toinette s'assied sur le bord du tabouret, en tenant le panier sur ses genoux.

GONDRIN, *avec douceur, en descendant à gauche de la table.*

Et aie pas peur. (*Toinette se tait. Anxieusement.*) Voyons, parle !

TOINETTE, *hésitant.*

Eh ben ! l'oncle Pierre m'a donné....

GERVAISE *et* GONDRIN, *l'interrompant ensemble, en faisant un pas vers elle.*

D'l'argent ?

TOINETTE, *faiblement.*

Non, un quart'ron d'œufs. (*Elle prononce Uf.*) pondus d'ce matin.

Elle soulève un coin du morceau de toile qui recouvre le panier. Gondrin s'éloigne d'un pas avec découragement.

GERVAISE, *avec aigreur, à Toinette.*

Qu'veut-y qu'nous fassions d'ça ?

GONDRIN, *revenant à Toinette.*

Pourquoi qu'y r'fuse de nous aider ?

GERVAISE, *d'un ton emporté.*

Oui, pourquoi ?

TOINETTE, *timidement.*

Y dit comme ça qu'les temps sont durs, (*Gervaise hausse les épaules.*) et qu'la récolte s'annonce mal.

GERVAISE.

Allons donc, c't'un sans-cœur !

Elle gagne un peu la droite.

GONDRIN, *vivement, à Toinette.*

Et les cousins ?...

TOINETTE, *avec embarras.*

Les cousins ?...

GERVAISE, *brusquement.*

As-tu été les voir ?

TOINETTE.

Oui, oui.

GONDRIN, *avec anxiété.*

Ah !

TOINETTE.

Y m'ont ben reçue... et y m'ont donné...

GONDRIN *et* GERVAISE, *ensemble, en se rapprochant d'elle.*

D'l'argent ?

TOINETTE, *en toussant.*

Non... quéq' provisions.
Elle veut tirer un paquet du panier.

GERVAISE, *mettant la main sur l'épaule de Toinette et la secouant, pendant que Gondrin remonte un peu au-dessus de la table.*

Alors, t'as rien ?... Rien ?
Elle lève la main sur elle.

TOINETTE, *levant le bras gauche pour se protéger.*

Rien...
Elle se détourne en pleurant.

GONDRIN, *intervenant.*

Voyons, voyons, tu vas pas la brutaliser !

GERVAISE, *le regardant avec colère.*

De quoi qu' tu te mêles ?

GONDRIN, *tremblant devant elle, timidement.*

Si elle a rien, c'te enfant-là, y a point d'sa faute. (*Il s'assied sur la table, au-dessus, derrière Toinette, et lui relève la tête. D'une voix douce.*) C'est-y pas vrai, Toinon ?

TOINETTE, *donnant libre cours à ses larmes.*

Oh ! oui !...

GERVAISE, *agacée.*

Là ! là ! t'as assez pleurniché !

Elle lui prend le panier des mains et va le mettre à terre, près de l'escalier. Elle le pousse du pied avec mépris.

TOINETTE, *d'une voix entrecoupée de larmes.*

Avant... avant d'quitter Neufmanil... j'ai r'tourné chez l'oncle Pierre...

GERVAISE, *redescendant.*

Alors ?

TOINETTE, *s'essuyant les yeux avec sa main.*

Alors, j'l'y ai dit d'avoir pitié d'nous. Puis, voyant qu'y voulait rien entendre, *(En fondant de nouveau en larmes.)* j'm'ai j'té à ses pieds.

GONDRIN, *ému, serrant la tête de Toinette contre lui.*

Oh !... oh ! ma p'tite Toinette. fallait pas t'abaisser comme ça d'vant c't'orgueilleux.

GERVAISE, *avec colère.*

Ça l'y a fait plaisir d'te voir à genoux d'vant lui. (*En gagnant la droite.*) Mauvais gueux, va !

Eclair et coup de tonnerre d'une violence extrême, qui ébranle la chaumière. C'est à ce moment que l'orage est le plus fort. Après, il va en décroissant. Peu à peu les éclairs sont moins fréquents et suivis de moins

près par les coups de tonnerre, qui deviennent de plus en plus sourds.

TOINETTE, *effrayée.*

Oh ! mon Dieu !...

Elle passe à gauche en se signant.*

GONDRIN, *quittant la table et levant le poing vers le ciel.*

Ah ! si l'tonnerre pouvait foutre le feu à c'te bicoque et nous écraser tous !

TOINETTE.

Dis pas ça, père !

GERVAISE, *avec abattement.*

Y a ben raison. (*Elle remonte un peu.*) Nous aurions pas la honte d'êt' vendus.

Elle s'assied de trois quarts sur la chaise, près de l'escalier, et, découragée, appuie sa tête sur son bras gauche allongé sur le dossier.

GONDRIN, *descendant en scène par la gauche.*

Et expulsés ! (*Avec amertume.*) Expulsés comme des vauriens !

TOINETTE, *avec douceur, en allant à lui.*

Faut pas perdre courage. Ben qu'un peu faible, (*D'un ton qu'elle s'efforce de rendre ferme.*) vous verrez, j'travaill'rai....

Elle tousse.

* Toinette, Gondrin, Gervaise.

GONDRIN, *la regardant d'un air attendri.*

Justement, c'qui m'remue là, *(Il se frappe la poitrine.)* c'est qu'un' enfant comm' toi va s'tuer à la peine. *(Il la prend dans ses bras.)* Ah ! ma p'tiote ! ma pauv' p'tiote !...

Il l'embrasse. On frappe précipitamment à la porte du fond. Mouvement général de surprise mêlée d'un peu d'inquiétude.

GERVAISE, *se redressant et se tournant vers Gondrin.*

On frappe !... *(Gondrin fait un pas vers le fond. Elle se lève.)* Qui qu'ça peut ben êt' à c'l'heure-ci ?

GONDRIN.

C'est sûr'ment pas des voleurs.

DENISE, *dehors, en frappant avec plus d'insistance.*

Ouvrez !... Ouvrez vite !

GERVAISE, *durement, à Toinette.*

Allons, va ouvrir !

TOINETTE, *passant devant Gondrin et remontant vivement.*

Tout d' suite.

Elle tire le verrou et ouvre. Paraît Denise, appuyée de la main gauche contre le chambranle de la porte.

SCÈNE III

LES MÊMES, DENISE *.

Denise se soutient à peine. On voit qu'elle vient de faire une course folle par des chemins détrempés. Ses bottines, comme le bas de sa mante mise un peu de travers, sont tachés de boue. Le capuchon de la mante n'est pas rabattu sur sa tête. Elle tient à la main un petit sac de toile bleue, muni d'une coulisse et d'un cordon.

DENISE, *sur le pas de la porte, l'air bouleversé et d'une voix haletante.*

Vous n'me connaissez pas... mais j' vous en prie. . accordez-moi l'hospitalité !

TOINETTE.

Avec plaisir. (*En se tournant vers Gervaise.*) N'est-ce pas, mère ?

GERVAISE, *d'un ton bourru.*

Ça se d'mande pas.

Denise entre et Toinette referme la porte **.

DENISE, *avec effroi.*

Oh ! fermez bien !... (*Toinette pousse le verrou, tandis que Denise descend en scène par la gauche en se tournant vers la porte du fond.*) Qu'on n'entre pas ! qu'on n'entre pas ! (*Arrivée près de la table, sur le côté, elle a un vertige.*) Ah !...

* Gondrin, Toinette, Denise, Gervaise.
** Gondrin, Denise Toinette, Gervaise.

Elle met le sac sur la table et s'appuie contre celle-ci.

GONDRIN, *prenant le tabouret, qui est près du lit. et l'avançant à Denise.*

Qu'vous est-y donc arrivé ?

DENISE, *la main sur le cœur, se laissant tomber sur le tabouret et respirant avec force.*

Ah !... ah !...

Toinette, qui est descendue au-dessus de la table, enlève la mante de Denise et la passe à Gervaise. Celle-ci secoue la mante pour faire tomber l'eau.

GERVAISE, *regardant Denise.*

Est-y possible de s' mettre dans un pareil état !

Elle étend la mante sur le dossier de la chaise. à droite, pour la faire sécher.

DENISE.

Ah ! si vous saviez !... (*Le vent, qui devient plus violent au fur et à mesure que l'orage s'éloigne, agite fortement la porte du fond. Effrayée, Denise se lève vivement en se retournant.*) Mais on secoue la porte !

TOINETTE.

Non, non, c'est l'vent.

DENISE, *passant la main sur son front et se rasseyant.*

J'n'ai plus la tête à moi...

GONDRIN.

C'est-y qu'vous v'nez d'la ville ?

DENISE.

Oui, de Mézières, et je m'en retourne à Neufmanil.

Pendant ce qui suit, Gondrin tire de la poche de son pantalon une vieille blague à tabac et une pipe de terre, dont la moitié du tuyau est brisée. Il bourre la pipe de tabac, puis va chercher sur la table de toilette une allumette qu'il enflamme en la frottant sur une jambe de son pantalon. Après quoi, il s'assied au bord du lit en écoutant attentivement ce que raconte Denise.

GERVAISE, *à Denise, en s'approchant de la table, côté droit.*

Vous êt' en route par un fichu temps.

DENISE.

Il a commencé à tonner quand j'suis entrée dans la forêt.

TOINETTE, *au-dessus de la table.*

J'comprends qu'vous étiez pas tranquille.

DENISE.

Oh ! l'orage n'est rien... J'allais bon train, lorsque tout à coup j'entends marcher derrière moi. Inquiète, j'me retourne, et qu'est-ce que j'vois à la lueur d'un éclair ? Un homme, la figure noircie. Me v'là prise de peur !

TOINETTE, *captivée par le récit de Denise, se rapprochant d'elle.*

Y avait d'quoi !

DENISE, *revivant la scène.*

Que faire ? (*Vivement.*) J'ai beau presser le pas, l'inconnu se rapproche de moi de plus en plus. Au carrefour de la croix de pierre, il est près de m'atteindre... (*Toinette fait un geste qui manifeste son inquiétude. En se levant.*) Alors, j'me mets à courir, à courir comme une folle. (*D'un ton précipité.*) Le tonnerre gronde, la pluie me fouette la figure, des racines d'arbres me font glisser. Rien n'm'arrête ! Je n'pense qu'à cet homme, lancé à ma poursuite, qui va m'saisir.

TOINETTE, *fortement impressionnée, faisant un pas en arrière.*

Ah !...

DENISE, *épuisée.*

Enfin, me voici hors de la forêt, mais j'suis à bout de forces... (*Haletante, elle s'appuie contre la table.*) C'en est fait de moi !... (*Avec volubilité.*) Non, non. J'aperçois ici un filet de lumière. J'accours, et j'suis sauvée ! j'suis sauvée ! j'suis sauvée !...

Elle tombe sur le tabouret en pleurant nerveusement. — Un temps.

TOINETTE, *avec douceur, en mettant la main sur l'épaule de Denise.*

Pourquoi qu'vous pleurez ?

DENISE, *s'essuyant les yeux.*

N' faites pas attention, c'est nerveux... (*Elle se lève,*

riant et pleurant tout à la fois.) Tenez, j'ris à présent... (*Eprouvant une joie profonde de se sentir en sûreté, elle regarde autour d'elle avec une satisfaction d'enfant.*) Oh ! qu'on est heureux d'ét' en sureté !

TOINETTE, *avec un soupir, un peu gênée.*

Y fait ben laid chez nous !

Elle va prendre la lampe sur l'armoire et l'apporte sur le coin gauche de la table, au-dessus. En suivant la conversation, elle tire le verre de la lampe, souffle dessus, l'essuie avec sa manche et finit par allumer la lampe avec la chandelle qu'elle a d'abord mouchée avec ses doigts.

DENISE, *souriant.*

Tout m'parait beau ! Il m'semble que j'étais morte et qu'je r'vis. (*Elle va spontanément à Gervaise et lui prend la main**.) Ah ! qu'vous êtes bonne de m'avoir ouvert vot'porte !

GERVAISE, *d'un ton bourru, en retirant sa main.*

Mais non, mais non.

Elle tourne le dos à Denise et fait un pas vers la droite. Denise reste en scène, un peu interloquée.

GONDRIN, *se levant, la pipe à la bouche.*

Où donc qu'vous restez au village ?

DENISE.

Dans une ferme à l'écart, comme celle-ci.

* Gondrin, Toinette, Denise, Gervaise.

Gondrin s'aperçoit que sa pipe est éteinte et va la rallumer près de la table de nuit.

GERVAISE.

Comment s'fait-y qu'vous couriez seule les grands ch'mins ? Y n'ont donc pas peur, vos parents ?

DENISE, *tristement.*

Ils sont morts quand j'étais enfant. J'n'ai plus que grand'mère qui m'a fait élever quasiment comme une demoiselle. (*A Gervaise.*) Au fait, vous d'vez la connaître, bonne maman.

GERVAISE.

Ça s'peut. Comment qu'elle s' nomme ?

DENISE.

La mère Arnaud.

GONDRIN, *redescendant la scène en fumant.*

Attendez donc !... (*Il réfléchit, face au public.*) Y m'semble que j'la connais. (*Se tournant vers Denise en pliant le bras gauche qu'il tient contre lui.*) C'est-y pas elle qu'a un bras qu'elle peut point remuer ?

DENISE.

Si fait. (*Gondrin gagne un peu la gauche en envoyant de fortes bouffées de fumée. A Gervaise.*) En ce moment, la pauv' vieille est malade des fièvres.

GERVAISE.

Alors, l'y faut beaucoup d'médicaments ?

DENISE.

Oui, et ça coûte cher.

TOINETTE, *toujours occupée de la lampe.*

C'est ben dur, si vous êtes pas pus riches que nous.

DENISE, *se tournant vers Toinette.*

Nous vivons au jour le jour. (*A Gervaise.*) Mais moi, — j'peux bien vous dire ça, — je n'suis pas sans rien.

Gervaise est restée indifférente à tout ce qui a été dit par Denise antérieurement. Aussitôt son visage change d'expression.

GONDRIN, *que la confidence de Denise intéresse aussi, s'approchant un peu de la jeune fille.*

Ah !

Il cesse de fumer.

DENISE, *à Gondrin.*

Grâce à mon parrain ! Quand il est mort, il m'a laissé...

GERVAISE, *l'interrompant vivement.*

D' l'argent ?

DENISE.

Non, deux actions. (*Gondrin, désappointé, se remet à fumer et fait un pas vers la gauche.*) Ma foi, j'me suis décidée à les vendre à Mézières.

GONDRIN, *revenant à elle.*

Et c'est fait ?

GERVAISE, *insidieusement.*

Vous avez vendu ?

DENISE, *joyeusement.*

Fort bien même ! (*A Toinette.*) N'est-ce pas que j'ai eu raison ? A c'te heure, j'ai c'qu'il faut pour soigner grand'mère.

Gondrin et Gervaise jettent un coup d'œil sur le sac de Denise, pendant que Toinette descend sur le devant de la table, par la gauche.

TOINETTE, *touchée.*

C'est ben ça ! Vous avez bon cœur !

DENISE *allant à elle.*

Moi ? Pas du tout. (*Gondrin secoue sur son ongle les cendres de sa pipe et remonte, rêveur, par la gauche, jusqu'à la table de toilette. Il remet la pipe dans sa poche et, les bras croisés, appuyé contre la table de toilette, il regarde en silence tantôt Denise, tantôt le sac.*) J'suis parfois très mauvaise... (*Frissonnant.*) Ah !...

TOINETTE, *avec intérêt.*

C'est-y qu'vous avez froid ?

DENISE.

Non.

TOINETTE, *mettant sa main sur le bras de Denise.*

Mais si ! Vot' manche est trempée.

GERVAISE, *devenue aimable, d'un ton doucereux, à Denise.*

Fallait l'dire, ma belle. *(A Toinette, du même ton.)* Allons, conduis mam'zelle dans la cuisine et allume un bon feu d'bois.

Elle va prendre le panier, près de l'escalier, et le porte sur l'armoire. Là, elle tire des œufs du panier et les met dans un plat qu'elle a pris dans l'armoire. Gondrin descend un peu dans le haut de la scène.

TOINETTE, *répondant gaiement à Gervaise, en prenant la lampe.*

C'est ça ! c'est ça ! *(Elle passe vivement à droite, devant Denise**. *A celle-ci.)* Nous nous racont'rons des histoires.

DENISE, *allant à elle.*

Et nous chanterons un peu.

TOINETTE, *avec une joie d'enfant qui n'a jamais de distractions.*

On va ben s'amuser ! *(Denise rit. Toinette fait un pas vers la porte de droite.)* V'nez, mam'zelle !

DENISE, *amicalement.*

Non, non, pas mam'zelle ! App'lez-moi Denise.

TOINETTE.

Alors, faut m'app'ler aussi par mon p'tit nom : Toinette.

* Gondrin, Gervaise, Denise, Toinette.

DENISE, *se dirigeant avec elle vers la cuisine*

C'est entendu.

Toinette pousse la porte et, levant la lampe, fait passer Denise devant elle. Elle la suit et ferme la porte.

SCÈNE IV

GONDRIN, GERVAISE.

GONDRIN, *allant tirer le verrou et ouvrant la porte du fond.*

C'est pas malheureux, l'orage est passé.

Il regarde dehors. On entend gémir le vent dans la toiture. C'est comme une longue plainte.

GERVAISE, *toujours occupée à vider le panier, mettant quelques paquets sur l'armoire.*

Oui, mais y a toujours du vent.

GONDRIN, *impressionné, refermant la porte.*

On dirait qu'y pleure.

GERVAISE, *haussant les épaules.*

C'est des bêtises ! (*Gondrin descend, à gauche de la table, et, après un instant d'hésitation, prend le sac de Denise qu'il regarde sans oser l'ouvrir.*) Ah ! c'que l'temps est r'froidi ! *Elle descend au-dessus de la table en frissonnant.*) Brr !... (*Brusquement, à Gondrin*). Qué qu' tu fais là ?

GONDRIN, *saisi, laissant tomber sur la table le sac qui rend un son métallique.*

Moi ?... Rien !

Il fait un pas vers la gauche en prenant un air indifférent et en mettant les mains dans les poches de son pantalon.

GERVAISE, *après un grand temps, à mi-voix, en s'approchant de Gondrin.*

Dis donc, François !

GONDRIN, *se retournant.*

Quoi ?

GERVAISE, *bas.*

Si on r'gardait... (*Après avoir regardé la porte de droite, désignant le sac de l'œil.*) c'qu'y a là-d'dans ?

GONDRIN, *bas.*

T'as la mèm' idée qu' moi.

GERVAISE, *saisissant le sac et à haute voix, résolument, en le donnant à Gondrin.*

Tiens ! R'garde ! r'garde vite !

GONDRIN. *Il entr'ouvre le sac et regarde ce qu'il contient, en s'approchant de la lumière. Emerveillé.*

Ah !... ah ! les belles pièces d'or !

GERVAISE, *voulant lui arracher le sac des mains.*

Laisse voir ! laisse voir !

Bruit d'un fagot qu'on jette sur le sol, dans la cuisine.

GONDRIN, *bas, effrayé, en regardant vers la droite.*

Attention !... elles r'viennent !

Il remet le sac sur la table.

GERVAISE

Attends ! *(En allant à pas de loup vers la droite.)* Bouge pas !...

Elle se penche et regarde par le trou de la serrure. Un temps.

GONDRIN, *bas, anxieusement, en faisant un pas vers le haut de la table.*

Eh ben ?

GERVAISE, *bas, en continuant à regarder.*

Elles sont assises d'vant la ch'minée... les mains d'vant le feu.

GONDRIN, *haut, rassuré.*

Oh ! alors, pas d'danger !

Il reprend le sac et remonte vivement au-dessus de la table. En prenant des précautions pour amortir le son des pièces d'or et d'argent, il les verse sur la table avec émotion.

GERVAISE, *allant lentement vers Gondrin, en ne quittant pas des yeux la porte de droite.*

Comben... comben qu'y a ?

GONDRIN, *découvrant dans le tas une pièce de cent francs.*

Ah ! (*Il la prend avec joie et la fait voir à Gervaise, qui est arrivée à droite de la table.*) R'garde donc ! Un jaunet d'cent francs.

GERVAISE, *lui prenant la pièce des mains.*

C'est l'premier que j'vois. (*Elle passe à gauche, devant la table, en agitant la pièce comme ferait un enfant**.) Oh ! comme ça brille !... comme ça brille !

Elle la frotte avec son tablier pour mieux la faire reluire, en s'approchant un peu de la lumière.

GONDRIN, *occupé à compter, en faisant de petits paquets avec les pièces.*

Quarante... cinquante... quatre-vingts... (*Haletant de joie.*) Ah ! ah !... (*Continuant.*) Cent-dix... cent soixante... (*De plus en plus joyeux.*) Deux cents !... (*Hors de lui.*) Ah ! c'qu'y en a ! c'qu'y en a !...

Il attire le tabouret vers lui et s'assied précipitamment, au-dessus de la table.

GERVAISE, *rapprochant le tabouret, qui est à gauche de la table, et s'asseyant de trois quarts, tournée vers le public.*

J'vas t'aider à compter.

GONDRIN, *comptant mentalement.*

Oui, oui.

* Gervaise. Gondrin.

GERVAISE, *touchant du doigt les paquets faits par Gondrin et y ajoutant la pièce de cent francs.*

Avec c'te pièce-ci, ça fait... (*Elle compte entre ses dents.*) ça fait trois cents... (*Même jeu.*) trois cent quarante...

GONDRIN, *mettant d'autres pièces les unes sur les autres.*

Soixante-dix... quat'cents...

GERVAISE, *de même.*

Quat'cent quinze ! (*Eblouie par la vue de l'or, d'un ton solennel.*) Quat'cent quinze francs !

GONDRIN, *avec convoitise, en mettant les mains sur les paquets alignés.*

Ah ! si tout ça était à nous !...

GERVAISE, *d'un ton insinuant.*

Ça pourrait (*Clignant des yeux.*) èt' à nous.

GONDRIN, *frappé, se levant sur place.*

Voler !... (*Avec effroi.*) Et la prison ?

GERVAISE, *se levant.*

N'y a qu'les malchanceux qui s'font prendre.
Elle gagne un peu la gauche.

GONDRIN, *troublé par les paroles de Gervaise, vivement.*

Faut pas dire ça !... faut pas l'dire ! .. (*Résistant, d'un ton ferme.*) Non, j'veux pus voir c't'argent-là !

(*Avec une sorte de terreur, en saisissant les pièces d'or et d'argent par poignées et en les rejetant dans le sac.*) J'veux pus l'voir ! j'veux pus ! j'veux pus ! ..

Il repousse le sac sur la table et gagne la droite en tremblant. Il s'accoude sur la rampe de l'escalier.

GERVAISE, *feignant l'indifférence et poussant du pied le tabouret sous la table.*

Comm'y t'plaira. (*Ayant échoué dans sa première tentative de suggestion, elle pense un instant au moyen d'arriver à ses fins. Trouvant ce qu'il faut faire.*) Si on buvait un coup ?

GONDRIN, *après une légère hésitation, se tournant vers elle.*

J'dis pas non.

Gervaise, satisfaite, se hâte d'aller prendre sur l'armoire la bouteille d'alcool et deux gobelets. Gondrin vient s'asseoir sur le bord de la table, côté droit. D'abord, il regarde le sac, puis se détourne un peu pour ne plus le voir.

GERVAISE, *avec un soupir, en apportant sur la table, au-dessus, la bouteille et les gobelets.*

Allons, ce s'ra not' dernière bouteill' ici. (*Elle remplit les gobelets.*) La dernière !

GONDRIN, *regardant devant lui d'un air sombre.*

Vendus ! nous s'rons vendus d'main !

GERVAISE.

Ah ! c'est pas drôle ! (*Lui présentant un gobelet.*)

Tiens ! (*Il prend le gobelet d'une main tremblante, le vide d'un trait, puis le lui tend pour qu'elle lui donne de nouveau à boire. Elle s'empresse de remplir le gobelet.*) C'qu'on va s'foutre de nous dans l'pays !

Elle boit en étudiant sur le visage de Gondrin l'effet de ses paroles.

GONDRIN. *Il boit une gorgée, réfléchit un instant en regardant d'un air absent le gobelet qu'il tient à la main, puis finit ce qu'il contient et le remet sur la table en tapant avec.*

Misère !... (*Après un nouveau temps de réflexion.*) Ah ! qu'j'ai soif !

Il reprend le gobelet et le tend à Gervaise.

GERVAISE, *d'un ton cajoleur, en remplissant le gobelet.*

Bois donc, mon homme ! Bois ! Y en a. (*Elle lève la bouteille pour lui faire voir qu'il reste de l'alcool.*) Faut s'étourdir !

Gondrin boit goulûment comme un homme qui veut s'enivrer. Gervaise sourit malicieusement sans bouger de place. Il remet le gobelet sur la table et s'essuie la bouche avec sa manche.

GONDRIN, *lentement, en réfléchissant.*

Quéq'tu penses de ça, toi ?

GERVAISE, *avec empressement.*

De quoi ?

Elle met ses deux mains sur la table.

GONDRIN, *cherchant des raisons pour étouffer ses scrupules.*

L'homme... (*Se tournant vers elle.*) l'homme qui poursuivait Denise, (*Il désigne la droite avec le pouce de sa main gauche sans regarder la porte.*) crois-tu qui l'y aurait pris son argent ?

GERVAISE, *un peu ironique.*

Sûr'ment qu'y s'rait pas gêné. (*Sérieuse.*) Quéq'tu veux qu'elle en fasse, de c't'argent-là ?

GONDRIN.

Paraît qu'c'est pour soigner la vieille.

GERVAISE, *se redressant et haussant les épaules.*

Bah ! ça l'empêch'ra-t-y de mourir ? (*Gondrin, agité par des idées qui se contrarient, ne répond pas. Elle le prend par le haut du bras et le secoue.*) Dis ! ça l'empêch'ra-t-y ?

GONDRIN, *d'un air hébété.*

J'sais pas, moi...

GERVAISE, *sceptique.*

Va, l'aïeule a fait son temps. (*Elle descend à gauche de la table.*) C'est pas comme nous.

GONDRIN, *descendant de la table et gagnant un peu la droite.*

Oui, on pourrait encore avoir quéq'belles années.

GERVAISE.

Mais faut pas crever la faim. (*Saisissant le sac.*)

Ah ! si on avait ça ! (*Elle plonge la main dans le sac, y prend une poignée de pièces et les y laisse retomber.*) Si on avait ça !

GONDRIN, *transfiguré, allant vivement à elle.*

Donne !... (*Gervaise recule d'un pas comme pour garder le sac.*) Donne !... (*Elle lui laisse prendre le sac. Il regarde les pièces en souriant et en descendant d'un pas à l'avant-scène.*) Ça fait plaisir à voir.

GERVAISE, *un peu au-dessus de lui.*

Y a rien d' plus beau !

GONDRIN, *subissant de plus en plus l'influence de Gervaise et riant en alcoolique.*

Ah ! ah ! ah ! (*Il lève le sac en l'agitant et en passant à l'extrême gauche**.) Me v'là riche ! me v'là riche !

GERVAISE, *d'un ton amer, en allant à lui.*

Riche ! (*Solennellement.*) On vend d'main ton mobilier !

GONDRIN, *atterré.*

C'est vrai...

Il laisse tomber la tête sur sa poitrine.

GERVAISE, *accentuant davantage encore.*

Demain !

Elle remonte à gauche de la table et va prendre la bouteille, ainsi que les gobelets, qu'elle reporte sur l'armoire.

* Gondrin, Gervaise.

GONDRIN, *s'adossant un peu contre le chevet du lit.*

On me prendra tout !... (*Avec éclat, en se redressant.*) Eh ben, non ! Cet or est à moi ! (*Il passe à droite en serrant le sac contre lui comme un avare*.*) J'le garde ! j'le garde !

GERVAISE, *allant à Gondrin, en descendant par la droite.*

Et la prison, Gondrin ?

GONDRIN, *faisant un mouvement.*

La prison !... (*Baissant la voix.*) Qui saura qu'j'ai volé ?

GERVAISE, *vivement.*

Denise parl'ra.

GONDRIN, *d'un ton sinistre.*

Faut voir !... (*Pour lui cacher son contentement d'avoir réussi, Gervaise gagne le devant de la table. Après un temps, cherchant de nouveau des excuses au crime qu'il prémédite, il va vers elle, la tête basse.*) L'homme... l'homme qui la poursuivait, crois-tu qu'y l'aurait tuée ?

Il relève la tête et regarde Gervaise, attendant sa réponse avec angoisse.

GERVAISE, *très affirmative.*

J'en suis sûre !

Au même instant, on entend chanter Denise à la cantonade.

Gervaise, Gondrin.

GONDRIN, *faisant un pas vers la droite.*

Ah !...

Il se laisse tomber sur le tabouret, à droite de la table, en écoutant le chant avec émotion, tourné vers la porte de la cuisine. Gervaise, appuyée contre la table, face au public, reste impassible.

DENISE, *chantant.* (*)

Couples joyeux, dansez, dansez encore,
Au son du tambourin !
On rit le soir, et souvent à l'aurore,
On pleure de chagrin.

Elle reprend sur un ton plus bas les deux derniers vers, pendant que Gondrin parle.

GONDRIN, *troublé, se tournant vers la table et y déposant le sac qu'il avait gardé à la main.*

Ça m'fait quéq'chose de l'entendre...

GERVAISE, *irritée, en remontant par la gauche, au-dessus de la table.*

Pourquoi ? Toinette chante ben mieux !

GONDRIN.

Tout d'même, c'est dommage qu'elle soit jeune comme not'fille. (*A lui-même, en s'accoudant sur la table.*) Ah ! oui, c'est dommage !...

GERVAISE, *s'approchant de lui, au-dessus, et appuyant sur les mots.*

Nous s'rons vendus d'main, François !

(*) Voir la musique à la fin de la pièce.

GONDRIN, *vivement, en se levant.*

Tant pis ! *(Il passe à gauche *.)* J'pourrai jamais tuer c't'enfant-là ! *(Avec horreur, en marchant.)* Jamais ! jamais !

GERVAISE, *avec emportement.*

Alors, c'est Toinette que tu f'ras mourir !

GONDRIN, *surpris, se tournant vers elle.*

Toinette ?

GERVAISE, *descendant par la droite et allant à lui.*

Pardi ! Quand elle s'ra su' l'pavé comme nous, qué-q'tu veux qu'elle d'vienne ? Tu sais ben qu'el' a point la force de trimer dans les champs. Alors, quoi ? Faudra qu'el' aille tend'la main.

GONDRIN, *faisant un geste de protestation.*

Oh !

GERVAISE, *avec plus de véhémence encore.*

J'te dis que c's'ra une mendigote. Oui, une mendigote, qui crèvra d'froid et d'misère !

GONDRIN, *en allant vers le lit.*

Ah ! qué malheur d'en êt'réduit là !... *(Il se laisse tomber sur le bord du lit.)* Qué malheur !...

Il cache sa tête dans l'oreiller en gémissant.

GERVAISE, *avec énergie.*

Ça sert à rien d'larmoyer. *(Elle va vers Gondrin*

* Gondrin, Gervaise.

d'un pas ferme et, placée bien au-dessus de lui, le domine du geste et de la parole.) T'as jamais eu d'volonté. Eh ben ! c'te fois-ci, faut en avoir ! (*Gondrin, sans force, relève la tête.*) Allons, choisis entre not' fille et Denise ! Choisis !

GONDRIN, *les traits altérés, se tordant les mains.*

J'peux pas ! (*Il se lève et passe devant Gervaise en remontant par la gauche**.) J'peux pas ! j'peux pas ! (*Pleurant.*) J'suis pas pus méchant qu'un autre... (*Avec amertume, arrivé au-dessus de la table, montrant la porte de droite.*) Ah ! c'te Denise ! qu'avait-elle b'soin de v'nir ici avec c't'argent-là ?

Il tape sur le sac.

GERVAISE, *avec colère, en allant à la table, coin gauche.*

Veux-tu que j'te dise ?... T'aimes pas ta fille !

GONDRIN, *révolté, descendant jusqu'au coin droit de la table.*

J'l'aime pas !

GERVAISE, *violemment.*

Non ! T'es un mauvais père !

GONDRIN.

Moi ! (*Se frappant la poitrine.*) J'm'arrach'rais l'cœur pour le donner à Toinette.

GERVAISE, *avec éclat, en allant vivement à lui.*

T'as menti ! pisque tu veux l'envoyer mendier. (*Frémissante d'indignation.*) Lâche !

* Gervaise, Gondrin.

GONDRIN, *tressaillant sous l'outrage.*

Ah !.. (*D'une voix sourde, en serrant les poings et en se maîtrisant.*) Répète pas ça !... répète pas ça !

GERVAISE, *marchant sur lui et lui lançant l'injure à la face.*

Lâche ! lâche !

GONDRIN, *éclatant et la saisissant brutalement par les poignets.*

Prends garde, la Gervaise !

GERVAISE, *le bravant encore.*

Lâche !

GONDRIN, *la renversant à demi sur le bord de la table, devant, et levant le poing droit sur elle.*

Prends garde !

GERVAISE, *trouvant la force nécessaire pour se redresser.*

J'ai peur de rien !

GONDRIN, *frappé, la lâchant et reculant d'un pas.*

De rien !... Alors, t'aurais le courage de tuer Denise, toi ?

GERVAISE, *résolument.*

Oui ! Mais pas seule.

GONDRIN.

Tu m'aid'rais ?

GERVAISE, *étendant la main.*

Je l'jure !

GONDRIN, *l'air égaré, d'une voix saccadée, tourné vers Gervaise.*

Eh ben !... eh ben ! c'est dit... *(D'un ton ferme.)* Elle mourra ! elle mourra !...

GERVAISE, *bas, avec inquiétude, en regardant la porte de droite, qui s'entr'ouvre.*

Tais-toi ! tais-toi ! les v'ci.

Elle prend un air insouciant et va vers le lit. Gondrin, bouleversé, remonte par la droite jusqu'à l'armoire. Entrent Denise et Toinette.

SCÈNE V

LES MÊMES, DENISE, TOINETTE.

Toinette tient Denise par la taille et traverse la scène avec elle. Pendant ce qui suit, Gervaise feint de ne pas s'occuper des deux jeunes filles. Elle plie le couvre-lit et le met sur le lit en guise d'édredon. Gondrin se verse à boire maladroitement. Sa main, qui tremble, fait tinter le goulot de la bouteille d'eau-de-vie sur le gobelet.

TOINETTE, *d'une voix douce, avec insistance.*

Oh ! chantez, chantez encore la *Noce villageoise.*

DENISE.

Une autre fois, ma mignonne.

TOINETTE, *arrivée avec Denise au milieu de la scène, d'un ton capricieux, en la quittant**.

Non, non, tout d'suite !

DENISE, *riant.*

Oh ! oh !

TOINETTE.

Ça f'rait plaisir à mes parents d'vous entendre. (*Elle remonte un peu, devant la table, et se tourne vers Gondrin.*) N'est-ce pas, père ?

GONDRIN, *bourru, après avoir bu, faisant un pas.*

Pas d'enfantillages !... Est grand temps d'se r'poser.

GERVAISE, *finissant d'arranger le lit.*

Mam'zelle va dormir ici. (*A Denise, d'un ton doucereux.*) Vous s'rez comm' une colombe dans son nid. (*Denise la remercie de la tête En passant devant elle, à Toinette***.) Quant à toi, ma fille, tu vas coucher là : (*Elle remonte par la gauche et montre la porte du pan coupé.*) dans l'fenil.

DENISE, *faisant un pas vers Gervaise.*

Mais je n'veux pas déranger Toinette.

TOINETTE, *tristement, à Gervaise.*

Pourquoi nous séparer ?

Elle se rapproche un peu de Denise.

* Gervaise, Denise, Toinette, Gondrin, au-dessus.
** Denise, Gervaise, Toinette, Gondrin.

GONDRIN, *avec embarras, en descendant au-dessus de la table.*

Pourquoi ?... pourquoi ?... *(Ne trouvant aucune bonne raison.)* Ben, parc'qu'y faut, là !

GERVAISE, *très contrariée.*

C'te couchette est pas assez grande pour vous deux. *(Allant à Gondrin*.)* Pas vrai, François ?

GONDRIN.

Ben sûr.

TOINETTE, *vivement, à ses parents.*

J'ai pas b'soin d'beaucoup de place. *(A Denise, en souriant.)* J'dors comm'une marmotte. *(Elle court s'asseoir au bord du lit et met sa tête sur l'oreiller en se rapetissant.)* Tenez, j'me f'rai tout' p'tite comm'ça...

DENISE, *riant en la regardant.*

C'qu'elle est gentille !

Gervaise pousse Gondrin pour qu'il intervienne.

GONDRIN, *d'une voix sévère qui arrête aussitôt le rire de Denise.*

Toinette ! Toinette ! j'vas m'fâcher. *(Il gagne l'escalier en titubant et frappe sur la rampe avec colère.)* Bon sang d'bon sang !

* Denise, Toinette, Gervaise, Gondrin.

GERVAISE, *d'un ton autoritaire, à Toinette.*

Allons, faut obéir ! *(Elle fait un pas vers elle, au-dessus de la table.)* Et pus vite que ça !

TOINETTE, *tremblante, se levant vivement.*

Oui, oui...

Elle reste devant le lit, les yeux baissés. Denise, interdite, regarde s'en aller Gondrin et Gervaise.

GONDRIN, *gravissant d'un pas pesant les marches de l'escalier.*

On a point l'cœur à la joie. (*En sortant par la porte de la mansarde.*) Ah ! mais non !...

GERVAISE, *gravement, en le suivant.*

Demain... demain s'ra une dure journée... Très dure !

Elle sort en fermant la porte.

SCÈNE VI

TOINETTE, DENISE.

DENISE, *avec inquiétude, en allant à Toinette.*

Qu'est-ce qu'ils veulent dire ?

TOINETTE.

C'est vrai, vous pouvez pas les comprendre. Eh ben ! v'là... Y ont des raisons d'avoir du chagrin. *(Avec un soupir.)* Moi aussi !

DENISE, *surprise.*

Vous aussi ?

TOINETTE, *se laissant tomber sur le bord du lit.*

Oh ! oui !... Voyez... voyez ces meubles. (*Elle montre les meubles qui l'entourent.*) Y sont pas beaux. Pourtant j'les aime, j'les aime comme des vieux amis... que j'verrai plus... (*Etouffant ses larmes.*) plus jamais !

DENISE.

Comment ça ? (*Elle s'assied sur le lit, à côté d'elle, au-dessus, et lui prend la main.*) Expliquez-vous.

TOINETTE, *toussant un peu.*

Eh ben !... on va les vendre.

DENISE, *émue, la pressant contre elle.*

Oh ! ma pauvre petite !... Qu'allez-vous d'venir ?

TOINETTE, *à travers ses larmes.*

J'sais pas... (*Relevant un peu la tête.*) J'ai toujours été malheureuse, je l's'rai encore un peu plus...

Elle pleure de nouveau en mettant sa figure contre la poitrine de Denise.

DENISE, *la grondant doucement.*

Voulez-vous bien n'pas pleurer comme ça !... (*Elle lui relève la tête.*) A c'te heure, vous avez une amie pour vous consoler.

Elle l'embrasse.

TOINETTE, *vivement touchée.*

Denise !...

Elle s'essuie les yeux.

DENISE, *se levant.*

Allons, promettez-moi de v'nir souvent me voir.

TOINETTE, *se levant.*

J'vous le promets... (*Allant à elle.*) Avant d'retourner au village, faites-moi un grand plaisir !

DENISE.

Volontiers, lequel ?

TOINETTE, *timidement.*

Vous allez rire de moi... J'voudrais ben dir' adieu à not' forêt. (*Avec sentiment.*) Ell' est quasiment une personne pour moi. Quand j'avais l'cœur gros, j'courais l'y conter mes peines, et elle me donnait toujours des fleurs ou des fruits... (*Émue.*) Si j'suis pas seule, j's'rai moins triste de la quitter.

DENISE, *embarrassée.*

Mais, au point du jour, je dois m'en aller. Que dirait grand'mère, à son réveil, en n'me voyant pas ?

TOINETTE.

Faut pas longtemps pour cueillir un bouquet. (*Avec mélancolie.*) Ce s'ra l'dernier que j'f'rai... (*Lui prenant la main.*) et y s'ra pour vous.

SCENE VII

LES MÊMES, GONDRIN*.

GONDRIN, *tout à fait ivre, ouvrant avec fracas la porte de la mansarde et criant brutalement.*

Eh ben !... eh ben !...

TOINETTE *et* DENISE, *saisies.*

Ah !...

Toinette remonte un peu. Denise se tourne vers l'escalier.

GONDRIN, *qui est descendu deux ou trois marches.*

Alors, vous pouvez pas vous quitter ?

TOINETTE, *tremblante, en se dirigeant vers le pan coupé.*

Si, père... j'm'en allais.

GONDRIN.

C'est pas trop tôt !

TOINETTE, *sur le pas de la porte qu'elle a ouverte, à mi-voix.*

Bonne nuit, Denise. (*Denise se met en devoir d'ôter le ruban qu'elle porte au cou. — En sortant.*) Bonne nuit.

Elle ferme la porte sans bruit.

* Toinette, Denise, Gondrin.

SCENE VIII

DENISE, GONDRIN.

GONDRIN.

Et vous, ma fille, s'agit pas d'rester longtemps d'bout !

DENISE, *plus morte que vive, mettant le ruban sur la table.*

Non... non...

Elle va vers le lit et l'ouvre comme si elle allait se coucher tout de suite.

GONDRIN.

A-t-on jamais vu d'brûler d'la chandell' à rien. (*Il remonte en jurant.*) Nom de nom !.. (*Il sort en faisant claquer la porte.*) Nom de nom!...

Denise quitte le lit et regarde avec inquiétude du côté de l'escalier.

SCÈNE IX

TOINETTE, DENISE.

TOINETTE, *passant la tête à gauche et appelant à voix basse.*

Denise !... (*Plus haut, en entr'ouvrant davantage la porte.*) Denise !... (*Denise se tourne vers elle.*) Est-y parti ?

DENISE, *bas.*

Oui.

Elle regarde de nouveau la porte de la man-

sarde, Toinette se hasarde à entrer. Elle a ôté ses sabots, sa jupe et le foulard qu'elle portait sur la tête. Elle est en jupon et marche sur ses bas. Pendant cette scène, Denise et Toinette évitent d'élever la voix de peur d'être entendues par Gondrin.

TOINETTE, *descendant en scène par la gauche.*

Vous avez eu peur ?

DENISE, *ne se tenant plus debout.*

Oh ! oui !...

Elle avance le tabouret, qui est sous la table, et s'assied.

TOINETTE.

J'comprends ça, car moi non plus, j'suis pas brave.

DENISE.

Votre père est donc bien méchant ?

TOINETTE, *avec embarras.*

Non, mais d'puis qu'on est dans la misère, y boit tous les jours...

DENISE, *vivement.*

Et il vous maltraite ?

TOINETTE, *roulant un coin de son fichu.*

Ben, v'là... Lorsqu'y rentre la nuit en jurant, j'cache ma tête sous ma couverture, et alors, y pense pas... à m'quer'ller.

DENISE, *très émue, l'attirant à elle et la faisant asseoir sur ses genoux.*

Chère petite !... Vous m'faites pitié.

Elle caresse sa chevelure.

TOINETTE, *tristement.*

J'suis plus orpheline que vous, pas vrai ?

GONDRIN, *à la cantonade, renversant un meuble.*

Crénom !..

TOINETTE, *avec effroi, en se levant, ainsi que Denise qui s'empresse de souffler la chandelle et qui pousse le tabouret sous la table. Nuit sur la scène.*

Ah ! r'voici mon père !... *(Elle se jette instinctivement sur le lit.)* Le r'voici !... *(Se cachant sous la couverture.)* Le r'voici !...

Un temps. Denise regarde dans l'obscurité vers l'escalier. Après avoir pu se rendre compte que personne ne vient, elle va vers Toinette.

DENISE.

Rassurez-vous, il n'vient pas.

TOINETTE, *rejetant la couverture.*

Vous êtes ben sûre ?

DENISE, *regardant de nouveau vers la droite.*

Oui, oui.

TOINETTE.

Alors, j'men vas

Elle veut se lever.

DENISE, *l'obligeant à rester couchée.*

J'vous défends de vous lever. Vous êtes trop délicate pour coucher sur des bottes de foin. C'est moi qui irai dans le fenil.

TOINETTE, *s'accoudant sur l'oreiller.*

Comme vous êt'bonne !

De la main gauche elle lui prend la main droite.

DENISE.

Mais non. (*Amicalement.*) Allons, dormez bien.

Elle fait un mouvement pour remonter.

TOINETTE, *la retenant nerveusement par la main.*

Partez pas encore ! Ce soir... j'sais pas pourquoi... j'ai peur de rester seule... (*Tremblant.*) J'ai peur !...

DENISE.

Il n'faut pas vous agiter ainsi. (*Elle s'assied sur le bord du lit et met sa main sur le front de Toinette.*) Votre front est brûlant.

TOINETTE, *fiévreuse.*

J'ai eu trop d'émotions aujourd'hui... Et puis, l'idée d'être chassée d'ici... de n'savoir où aller... tout ça... tout ça m'boul'verse.

DENISE.

Toinette, j'vais vous gronder ! (*D'un ton maternel.*) Qu'est-ce qui m'a donné une vilaine fille comme ça ?

TOINETTE, *souriant tristement.*

Ah ! vous êt' pour moi une p'tite maman. J'sais pas c'que c'est d'êt' gâtée... surtout... *D'une voix entrecoupée de larmes.* surtout par une mère.

DENISE, *d'un ton de reproche, en se levant.*

Oh ! vous n'êtes pas raisonnable.

TOINETTE, *s'allongeant et mettant sa tête sur l'oreiller.*

Si, si ... j'vas dormir.

DENISE, *la bordant.*

A la bonne heure.

TOINETTE.

C'est ça, faut m'traiter comm' un' enfant... J'vous en prie, Denise, chantez-moi la *Noce Villageoise !*

DENISE, *avec effroi.*

Qu'est-ce que vous dites !... (*En regardant vers l'escalier.*) Et votre père ?

TOINETTE.

Vous chant'rez tout bas... tout bas... et j'vous entendrai en fermant les yeux.

DENISE, *après une hésitation.*

Enfin, puisque vous l'voulez...

Elle dit lentement, plutôt qu'elle ne chante, en marchant à reculons vers le fond gauche :

Couples joyeux, dansez, dansez encore,
Au son du tambourin !
On rit le soir, et souvent à l'aurore,
On pleure de chagrin.

TOINETTE, *murmurant en sommeillant.*

On pleure...

DENISE, *reprenant le dernier vers en faisant un pas vers elle.*

On pleure de chagrin.

Voyant que Toinette ne bouge pas, elle gagne sur la pointe des pieds la porte du pan coupé et, pour éviter de faire du bruit, la ferme à demi. Un grand temps.

SCÈNE X

TOINETTE, GONDRIN, GERVAISE.

Gondrin entr'ouvre avec précaution la porte de la mansarde, une lanterne sourde à la main. Il écoute un instant au haut de l'escalier et, n'entendant rien, descend à pas de loup en mettant la main devant le seul côté lumineux de la lanterne. Il a remplacé ses gros souliers par des chaussons de lisières. Arrivé au pied de l'escalier, il se tourne vers Gervaise qui le suit, un foulard foncé à la main, et qui a glissé sur une marche en descendant. Il l'éclaire en agitant la main pour qu'elle prenne plus de précautions. D'une main mal assurée, il met la lanterne sur l'armoire. Gervaise, entendant au loin un

bruit insolite, fait un pas en avant et écoute attentivement, à demi tournée vers la droite.

GERVAISE, *bas, appelant avec inquiétude.*

François !

GONDRIN, *haut, allant à elle, en titubant.*

Hé ?...

GERVAISE, *bas, un doigt sur ses lèvres, en le saisissant par le bras.*

Chut !... (*Mystérieusement.*) Ecoute !... écoute ! (*Tous deux écoutent, la tête un peu inclinée vers la droite.*)

GONDRIN, *bas.*

C'est rien... C'est un chien qui hurle.

GERVAISE, *bas, rassurée en se redressant.*

C'est pas lui qui nous trahira. (*Jetant un coup d'œil vers le lit.*) Faut profiter de c' qu'elle dort. (*D'un ton impérieux, en l'obligeant à prendre le foulard qu'elle a apporté.*) Tiens ! finissons-en !... (*Gondrin fait un pas vers la gauche. Aussitôt il recule, hésitant, et profère un mot inarticulé en se tournant vers Gervaise d'un air qui demande grâce. Elle l'hypnotise du regard en lui montrant le lit d'un grand geste.*) Finissons-en !

GONDRIN, *vaincu, perdant la tête, ayant hâte d'en finir, s'élance vers le lit en passant au-dessus de la table.*

Allons !...

Gervaise remonte et l'oreille collée contre la porte du fond, écoute, tournée vers la droite, si personne ne vient. Au même instant, Denise, les cheveux défaits, attirée par le cri de Gondrin, a ouvert sans bruit la porte du pan coupé et est venue jusqu'à la toilette, au fond. Terrifiée, elle assiste à la scène du meurtre, faisant d'abord un pas pour arrêter Gondrin, puis, paralysée par l'épouvante, n'osant plus bouger. Gondrin, le genou droit posé sur le bord du lit, jette, en se détournant, le foulard sur la tête de Toinette et cherche à étouffer la jeune fille en mettant les mains sur sa bouche. Toinette se débat quelques instants et, succombant, pousse un cri qui fait tressaillir Gervaise. On voit par sa mimique que ce cri lui paraît étrange. Elle entr'ouvre la porte du fond et regarde anxieusement si la route est déserte. Denise, chancelant, gagne à reculons la porte du pan coupé et sort sans la fermer.

GONDRIN, *le visage contracté et les yeux fixés sur le lit, marche à reculons sur le devant de la scène et s'appuie d'une main sur le bord de la table. Très bas, consterné de l'acte qu'il a osé commettre.*

C'est fait !... (*Plus haut.*) C'est fait !...

Il gagne le coin droit de la table et s'essuie le front avec le foulard qu'il a gardé à la main.*

GERVAISE, *qui a fermé la porte du fond, descendant au-dessus de la table, sans oser regarder vers le lit, bas.*

Comm'elle a crié !

* Toinette, Gervaise, Gondrin.

GONDRIN, *haut, avec désespoir, en gagnant d'un pas mal assuré la chaise, qui est près de l'escalier.*

J'l'entendrai toujours !... (*En se bouchant les oreilles.*) Toujours !...

Il tombe sur la chaise.

GERVAISE, *bas.*

Malheureux ! tu vas réveiller Toinette.

GONDRIN, *égaré, haut, en se levant.*

Entends-tu ?...

GERVAISE, *bas, saisie.*

Quoi ?

GONDRIN.

A c' t'heure, c'est là qu'on crie !.. (*Il se frappe la poitrine avec violence.*) C'est là !.. (*Complètement halluciné.*) Oh ! c'te voix ! c'te voix ! y faut que j' l'étouffe... comme j'ai étouffé Denise !...

Dans une sorte d'accès de folie alcoolique, il met le foulard sur sa bouche et se prend à la gorge pour se détruire.

GERVAISE, *terrifiée, essayant de lui arracher le foulard des mains.*

Non, non, Gondrin !... Gondrin !...
Elle parvient à s'emparer du foulard qu'elle jette au loin.

GONDRIN, *retombant sur la chaise en sanglotant très haut, la tête cachée dans ses mains.*

Ah ! ah ! ah !...

GERVAISE, *après un temps, bas, en le secouant.*

Voyons, voyons, tu vas point rester là !

GONDRIN, *relevant la tête.*

Hé ?... (*La regardant d'un air hébété.*) Comment ?...

GERVAISE, *bas.*

Si on nous arrête, — tu comprends ben ? — (*Avec insistance.*) si on nous arrête, c'est l'échafaud.

GONDRIN, *haut, frappé.*

L'échafaud !... (*Plus bas, avec effroi, en se levant sur place.*) L'échafaud !... (*Hors de lui, en passant devant Gervaise et en venant au-dessus de la table*.*) Ah ! non, j'veux pas mourir ! (*Reculant, épouvanté.*) J'veux pas !... j'veux pas !...

GERVAISE, *allant vivement à lui, bas.*

Alors, va vite dans le hangar ! Faut prendre quéq'-chose pour emporter Denise.

GONDRIN, *sans volonté, haut.*

Où qu'c'est qu'nous l'emport'rons ?

GERVAISE, *bas.*

En plein dans la forêt, à la croix de pierre.

GONDRIN, *baissant la voix.*

Où l'homme voulait la tuer ?

* Toinette Gondrin, Gervaise.

GERVAISE, *bas.*

Oui.

GONDRIN, *torturé par les remords, haut, en se prenant d'une main par les cheveux.*

Ah ! pourquoi c'est-y pas lui qui l'a tuée ?... (*Remontant un peu sur la gauche.*) Pourquoi ?...

GERVAISE, *bas.*

Mais si c'était lui, t'aurais point c't'argent-là.

Elle prend le sac et le lui met en main.

GONDRIN, *cherchant à apaiser sa conscience.*

C'est vrai... et elle s'rait tout d'même morte.

Il glisse le sac dans la poche de sa blouse.

GERVAISE, *bas, en remontant.*

Allons, y a pas d'temps à perdre.

Elle ouvre toute grande la porte du fond.

GONDRIN, *qui l'a suivie.*

Oh ! qu'y fait noir !... (*Reculant d'un pas.*) Qu'y fait noir !... (*Se tournant vers Gervaise, en tremblant.*) J'os'rai jamais sortir seul.

GERVAISE, *prenant la lanterne.*

Eh ben ! j'irai avec toi. (*Gondrin, qui a gagné le pas de la porte, hésite à sortir.*) Aie donc pas peur ! (*Elle le pousse par l'épaule en levant la lanterne pour l'éclairer.*) Aie donc pas peur !

Ils se dirigent vers la gauche en laissant la porte ouverte. On voit un reflet de lumière à l'œil-de-bœuf quand ils passent dessous pour

aller au hangar. Un temps. Paraît Denise sur le pas de la porte du pan coupé.

SCÈNE XI

DENISE, TOINETTE, puis GERVAISE.

Denise, très pâle, les traits bouleversés, entre en se traînant à peine. On voit par son attitude qu'elle s'est évanouie et qu'elle vient de revenir à elle. Par-ci par-là, sur sa jupe, quelques brins de foin. Elle essaie de gagner la porte du fond, dans le haut.

DENISE, *d'une voix haletante, en s'appuyant d'une main sur la toilette.*

Ah !... ah !... je n'aurai pas... je n'aurai pas la force de fuir...

Au moment où elle atteint la porte et va sortir, on entend crier Gervaise à la cantonade, à gauche.

GERVAISE, *dehors.*

Dépêchons ! dépêchons !

DENISE, *affolée, reculant jusqu'à la table, au-dessus.*
Ah ! les voici !... les voici !. . (*Elle tombe un genou en terre et se relève aussitôt.*) Comment leur échapper ?... (*Cherchant une issue, elle fait un pas vers la gauche avec agitation.*) Comment ?... (*Se tournant vers la droite.*) Ah ! j'me souviens ! Il y a là une fenêtre qui donne sur la campagne.

Elle se hâte de gagner par la droite la porte de la cuisine. A peine y est-elle arrivée que

Gervaise parait sur la porte du fond, la lanterne à la main.

GERVAISE, *atterrée, poussant un cri en apercevant Denise.*

Ah !...

Elle reste clouée sur le seuil, Denise lui faisant l'effet d'une apparition.

DENISE, *se retournant terrifiée et criant en même temps que Gervaise.*

Ah !...

Les deux femmes se regardent une seconde. Denise, rassemblant ses forces, parvient à ouvrir la porte de droite et sort précipitamment. Bruit de verrou à l'intérieur.

SCÈNE XII

TOINETTE, GERVAISE, puis GONDRIN.

GERVAISE, *bas, à elle-même, ne revenant pas de sa stupéfaction.*

Denise !... (*Haut, en descendant en scène par la droite.*) C'est Denise !... (*Elle met sur la table la lanterne, le côté lumineux tourné vers la droite, et court à la porte de la cuisine qu'elle veut ouvrir.*) Ah ! la port' est fermée. (*Elle l'ébranle en la secouant.*) Fermée !... (*Avec rage, en tapant sur la porte à coups de poing.*) Fermée ! fermée !...

Gondrin, effrayé, accourt par la porte du fond en titubant toujours. Il porte un vieux sac à pommes de terre.

GONDRIN, *descendant au-dessus de la table.*

Ah ! çà, qu'y-a-t-y donc ?

GERVAISE, *hors d'haleine, se tournant vers lui sur place.*

Y a... y a que j'viens d'voir Denise !

GONDRIN, *stupéfait, laissant tomber le sac sur le sol.*

De... Denise !... (*Haussant les épaules.*) Allons donc, t'es folle !

GERVAISE, *vivement, en allant à la table.*

Folle!... folle !... (*Elle saisit la lanterne et braque la lumière sur Toinette en allant sur le devant de la scène jusqu'au coin gauche de la table.*) Regarde !

GONDRIN, *descendant à gauche, près du lit, et poussant un cri terrible en voyant Toinette.*

Ah !... (*Subitement dégrisé, il fait un pas en arrière en se prenant la tête à deux mains. Avec désespoir, au comble de la désolation.*) Ah ! qu'avons-nous fait ?...

GERVAISE, *avec emportement.*

T'as tué ma fille !

Elle met la lanterne sur la table, la lumière toujours tournée vers le lit.

GONDRIN, *hors de lui, en allant à Gervaise.*

C'est toi qui l'as tuée !

GERVAISE, *ébahie et menaçante.*

Moi !...

GONDRIN, *marchant sur elle et, ne la craignant plus, l'obligeant à reculer jusqu'au coin droit de la table.*

Oui, c'est toi ! c'est toi ! puisque tu m'as poussé au crime pour avoir c'maudit argent-là !

En parlant, il a tiré de sa poche le sac de Denise et le jette violemment sur la table.

GERVAISE, *se lamentant, en se tordant les mains.*

Ah !... ah !...

A bout de forces, elle s'abat sur le tabouret, à droite, et, la face contre la table, la tête appuyée sur les bras, à côté du sac qui contient l'argent, elle ne cesse pas de gémir en s'agitant. Au même instant, Gondrin va vers le lit.

GONDRIN, *les mains jointes, regardant Toinette avec une profonde émotion et l'appelant d'une voix déchirante.*

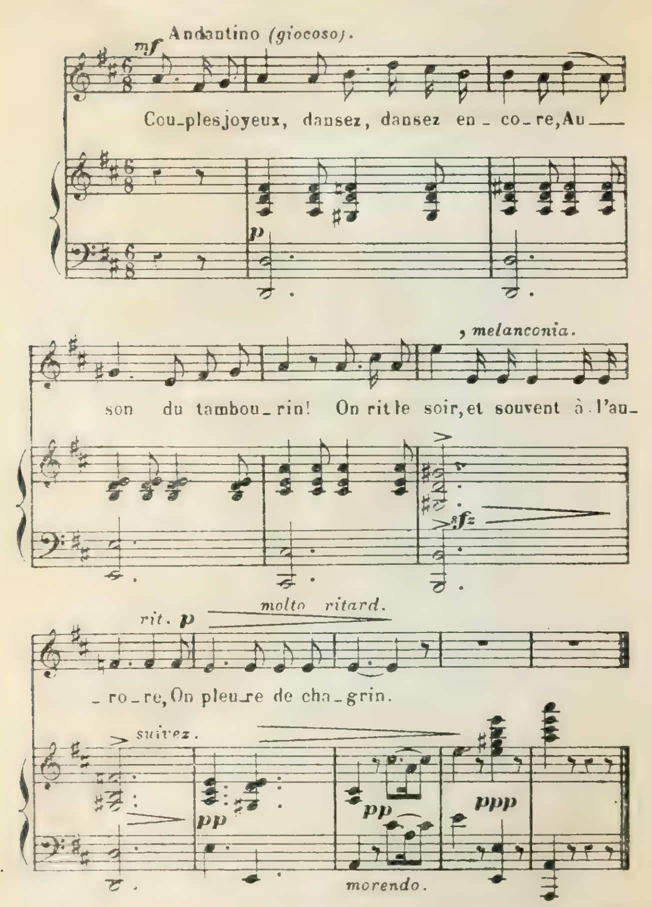
Ma p'tiote !... ma p'tiote !...

Il tombe un genou en terre, pendant que le rideau baisse.

FIN

LA NOCE VILLAGEOISE

Paroles d'Edmond Duesberg. Musique d'A. Voncken.



DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'ANNONCE, comédie en un acte.
LES SABOTS, comédie en un acte (Beaumarchais).
L'ONCLE IMPROMPTU, comédie en un acte.
LE PÈRE RICHEL, pièce en un acte, en vers (Vivienne).
EN PAYS DE CONNAISSANCE, comédie en un acte.
LA GLORIOLE, comédie en un acte, en vers.
LES LETTRES ANONYMES, comédie en un acte.
SÉBASTIEN LA RUELLE, drame en quatre actes.
TROP AIMANTE, pièce en trois actes (Athénée Saint-Germain).
LES ÉCRIVASSIERS, comédie en trois actes, en vers.
CÉLESTIN, comédie en deux actes.
PAUL MÉRAN, pièce en trois actes (Château-d'Eau).
L'INATTENDUE, pièce en deux actes.
DÉCORÉ ! comédie en deux actes (Déjazet).
GUERRE AUX PIANOS ! comédie en un acte (Déjazet et Cluny).
MES CRÉANCIERS, comédie en un acte.
IRRÉSISTIBLE ! comédie en un acte (Déjazet et Cluny).
LES IMPUDENTS, comédie en trois actes.
DISPARU ! comédie en un acte (Cluny et Gymnase).
LE ROI DES SAUVETEURS, comédie en un acte (Beaumarchais).
LA DOT, comédie en un acte (Déjazet).
POUR LE BON MOTIF, comédie en un acte.
LE CHAPERON, comédie en trois actes (Déjazet).
LA JUSTICIÈRE, pièce en un acte (Athénée).
DODOCHE, comédie en un acte.
LEURS PHOTOGRAPHIES, comédie en un acte (Capucines).

TYPO-LITHO MAURICE XHOFFER, VERVIERS

